

C'est tout naturel

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200954>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

déclarés, sans compter ceux qui ne le sont pas par dispense d'âge ou toute autre dispense. Peu nous importe ce qu'ils coûtent d'achat ou d'impositions, mais le triste, c'est qu'ils mangent ; et ce qu'ils mangent est autant de pris sur les greniers publics, pain noir ou pain blanc, tandis que des millions d'hommes n'en ont pas à leur aise.

» Les chiens coûtent en nourriture de 5 à 25 centimes par jour, soit en moyenne 15 centimes, ce qui fait le petit denier de deux cent millions de francs par an (pour la France seulement).

» J'ai connu à Lyon une vieille comtesse qui avait concentré toutes les facultés de son âme et toutes les affections de son cœur sur un affreux petit roquet. Souvent elle envoyait chercher pour lui une volaille, sous prétexte qu'il était dégoûté de la boucherie. Un vétérinaire de Lyon lui faisait (sans rire) plus de cent visites par an. En homme intelligent et qui sait que le meilleur moyen de détruire les abus c'est de les exagérer, il faisait faire pour son auguste malade des meubles et des appareils très coûteux, et lui ordonnait des remèdes impossibles, qu'un pharmacien, également intelligent, vendait à des prix plus impossibles encore. Enfin, ce roquet avait un domestique attaché exprès à sa personne pour le soigner et le promener, soit à *pattes*, soit en voiture.

» Ce chien coûtait plus de deux mille francs par an ! »

Pour terminer, M. le docteur Barbier ne préconise rien moins que l'extermination ou la diminution des chiens, se basant surtout sur le fait que ces animaux sont le principal moyen de propagation de la rage.

Assurément, c'est se montrer bien trop sévère à l'égard du « meilleur ami de l'homme » ; tous les chiens ne sont pas comme celui de la comtesse de Lyon.

Le nez trompeur. — Un voyageur se fait servir une demi-bouteille de Bonvillars rouge à l'hôtel de l'Union, dont le tenancier, M. Biberon, est doté d'un nez de la plus belle teinte framboise. Mais à peine a-t-il trempé ses lèvres dans le verre, qu'il le repousse en faisant une effroyable grimace.

— Garçon, fait-il, de deux choses l'une : ou bien votre patron a de meilleurs crus que la tisane que vous m'avez donnée, ou bien il se colore le nez artificiellement.

Un futur troupière. — Aux cours complémentaires :

— Dites-moi, Bataillard, quel était le grade du major Davel ?

— Capitaine, m'sieu.

Mossieu mon fils.

On nous adresse, de C***, la lettre suivante :

La dernière fois que je t'ai écrit pou te donner de nos nouvelles c'était don rappo à ces pintes, qui zy disent atomatiques, ou squ'on tire des gatollion pou boire un verre. Tu sais, cette fois que j'ai mené la bouèbe pou apprendre à faire le fricot.

Par chez nous y sont toujou fort pour les voyages, mais c'est plus rien moi ni la mère qui les fait. C'est d'un voyage de mossieu mon fils que je te veux raconter. Tu sais, notre Charles celui, qui est par les Allemagnes du grand teimps pou fabriquer de l'esqtrictité et des autres machines semblables. Il est don venu pou nous faire visite au nouvel an. La mère disait gage qui va nous faire une surprise, si y nous ramenait une belle dame et qui nous dise que c'est sa bonne amie, y pa-

rait que dans le grand monde ça se fait comme ça, pan ! un beau matin le fils dit au père, papa je me marie avec une telle.

Ah ! mes pauvres enfants du bon Dieu comme y faut se voi, c'est pas avec nos vieux qui aurait fallu ça faire. Quand on avait envie de fréquenter y fallait leur dire avec qui pou savoi si z'étaient d'accor. Y comptaient d'abord si à côté des terres et des maisons y avait des cédules et des écus, y voulaient savoi si y avait des hypothèques. Si le père de la fille en question avait la maladie de cautionner, si la mère avait pas tant d'ordre ou bien qu'elle était dépensière, bernique on pouvait voi pou aller aux filles ailleurs.

Enfin, quoi, c'est le monde renversé. Il est bien venu notre gailla mais en effet de bonne amie y nous a amené un tout petit gringalet de chien, y z'appellent ça des fosque-terrier, une affaire de rien quoi, qu'un étaiiru y ferait peur.

On y a bien dit tu ferais mieux de te marier que de te teni ainsi un animal de lusque qui faut payer sept pièces d'impôt par année. Alors y m'a dit : Vois-tu papa les femmes, c'est trop coûteux, elles veulent toutes faire les dames, jouer du piano et aller en visite. Pour ce qui est de la nourriture j'ai une bonne pension pour moi et pour mon chien je paie trois francs cinquante pou moi et cinquante pou mon chien tous les jous.

— Vois-tu ça ! si c'est permis, de quoi nourrir toute une famille par chez nous.

— Pou ce qui en est du linge et des chaussettes on en a trois de chaque, pou les chaussettes trois pair bien entendu. Une chemise une paire de chaussettes sut le dos et aux pieds, autant dans l'armoire et la même chose chez la blanchisseuse. — Misère de nous si on avait fait comme ça dans le temps quand je pense qui m'a fallu attendre trois mois pou me marier parceque je n'avais que trois douzaines de chemises et vingt quatre paires de bas et que ma mère m'en voulait faire une douzaine de plus pou pas que jé soie à l'affront si ma bourgeoise était en retard pou mettre la lesive.

Le plus joli de l'affaire c'est que quand mon lulu est reparti pou les z'Allemagnes son espèce de chien, y paraît que c'est un anglais, est descendu du train à une gare parceque c'est comme dit mon fils des bêtes bien élevées. Alors pendant ce temps, voilà-t-y pas que le train siffle. Le chien se dérange pas, y reste la patte en l'air et voilà mon patifou de garçon qui se dépêche de descendre pou le chercher. Le train part sans eusses mais avec le chapeau, le manteau, la valise et le parapluie de mon gailla. On y a bien dit qu'on le lui renverrait, n'empêche qu'il a dû coucher ou il était parceque c'était le dernier train. Ça lui a coûté pou son chien et pou lui une dizaine de francs et son billet fichu pou le lendemain.

Me semble qu'avec trente-cinq francs d'impôt cent huitante deux francs cinquante pou la nourriture, y vaudrait quand même mieux qui marie la grande Louise à l'assesseur comme sa mère proposait. Je parie qu'avec celle-là y dépenserait pas trois francs cinquante par jour pour son ménage, sans compter qu'elle est fille unique et qu'elle aura du bien. Y n'a pas fait à semblant d'entendre mais c'est égat, ça m'étonnerait pas qui se décide un joun.

En attendant salue bien la tante Isaline et tache de te maintenir, paceque vois-tu, des gaillards comme nous y en a plus tant pou donner des conseils aux jeunes.

Ton vieux.

Pour copie conforme :

J'

La Toile d'araignée, par T. COMBE. — « Que la vérité nous rend libres », voilà ce que T. Combe cherche à démontrer au cours d'un récit très simple, emprunté à la vie de tous les jours... mais à une vie où il est singulièrement facile et profitable d'être vertueux. — Hélas, optimiste T. Combe, en est-il toujours ainsi ? Ad. W.

(Attinger frères, éditeurs.)

Recette. — Les personnes qui ont souvent des orgelets, le bord des paupières rouges, feront bien de les bassiner avec de l'eau salée.

C'est tout naturel. — A l'examen de chirurgie :

— Voyons, M. Belet, vous avez l'humérus brisé, on vous coupe le bras, on fait les ligatures ; qu'est-ce qu'il arrive après ?

— Je suis manchot.

Un livre d'or.

Dans l'intéressante monographie lausannoise qu'il a écrite, pour le *Dictionnaire géographique de la Suisse* (Attinger frères, éditeurs), M. Arnold Bonard, rédacteur au *Nouveliste*, fait figurer la liste des personnes illustres auxquelles Lausanne a donné naissance ou qui ont été ses hôtes. Nous ne croyons pas que cette liste ait jamais été publiée de façon plus complète. Il n'est point inutile de rappeler de temps en temps ces choses-là à nombre de personnes qui les oublient, et de les apprendre aux jeunes générations, qui les ignorent encore.

Lausanne a été la patrie du philosophe Allamand (1709-1784) et de son frère, le grand physicien (1713-1787) ; des de Chandieu-Villars ; des de Charrière : Henri, général-major (1715-1792), Salomon (1724-1793), gouverneur des fils du prince héréditaire de Hesse-Cassel, Pierre-Marc-Louis, historien (1795-1874) ; des Clavel de Brenles ; des de Constant de Rebecque, entre autres de Benjamin Constant (1767-1830), publiciste, auteur de nombreux ouvrages ; de Mme de Charrière (1740-1805) ; des de Crousaz, tel Jean-Pierre (1663-1750), auteur de nombreux ouvrages scientifiques ; de l'historien Abraham Ruchat (1678-1750) ; des Loys de Cheseaux, Jean-Philippe, l'astronome et physicien (1718-1751), et Charles-Louis, le physicien et économiste (1730-1789) ; du pasteur Louis-Auguste Curtat, dit le doyen Curtat (1759-1832) ; du littérateur Deyverdun, collaborateur de Gibbon (1734-1789) ; du théologien et pasteur Louis Fabre (1797-1874) ; des de Loys, entre autres du savant historien Charles de Loys de Bochat (1695-1754) ; du célèbre chirurgien Mathias Mayor (1775-1847) ; de l'écrivain Isabelle de Montolieu (1751-1832) ; des Bridel, entre autres du doyen Philippe-Siriac (1757-1845), littérateur et de Samuel-Elie (1761-1828), naturaliste, précepteur des princes Auguste et Frédéric de Saxe-Gotha et secrétaire privé du grand duc ; des Polier de Bottens ; du poète Jean-Jacques Porchat (1800-1864) ; des Secrétan, notamment de Charles, le jurisconsulte (1784-1858) ; Edouard (1813-1870), jurisconsulte et historien ; Charles (1815-1895), le philosophe chrétien, auteur de nombreux et importants ouvrages de philosophie et de morale ; de l'illustre médecin Auguste Tissot (1728-1797), auteur de « l'Avis au peuple sur sa santé » ; du médecin et historien Auguste Verdel (1795-1856) ; d'Alexandre Vinet (1797-1847) ; d'Eugène Rambert (1830-1886) ; du physicien Louis Dufour (1832-1892), auteur de travaux scientifiques remarquables ; d'Aimé-Louis Herminjard (1817-1900), l'historien de la Réformation, etc.

La campagne de Mont-Riond-Dapples fut habitée, en 1756, par Voltaire et plus tard par le célèbre médecin Tissot. Voltaire habita également la maison du Grand-Chêne, n° 6. Il faisait jouer ses tragédies nouvelles sur un petit théâtre installé dans la maison de campagne de Mon-Repos, à Villamont. La maison de Benoît de Pontareuse, chanoine de la Cathédrale, place de la Madeleine*, destinée à disparaître prochainement, a abrité les premiers pasteurs de Lausanne, depuis Pierre Caroli, ex-carme (1536), à J.-P.-L. Ricou (1838). Viret y vécut quinze ans. Là se rencontrèrent souvent les trois

* Tribunal des Prud'hommes.